

Les infiltrés

Annick Duchatel

Volume 9, numéro 2, hiver 2013

Le métier d'écrivain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68075ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (imprimé)

1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duchatel, A. (2013). Les infiltrés. *Entre les lignes*, 9(2), 22–23.

Les infiltrés

Choisir le métier d'écrivain, c'est d'abord choisir le genre (essai, fiction, polar, poésie, jeunesse) avec lequel on a des affinités naturelles. Pourquoi et comment certains écrivains deviennent-ils des touche-à-tout? Quatre nomades évoquent leurs détours. / ANNICK DUCHATEL

Après avoir passionné ses lecteurs avec le cycle « Les gestionnaires de l'Apocalypse » (Alire, 2001-2009), *thriller* planétaire prophétique à plus d'un titre, **Jean-Jacques Pelletier** vient de faire un virage remarqué vers l'essai, en donnant presque coup sur coup *Les taupes frénétiques* et *La fabrique de l'extrême* (Hurtubise, 2012). Il y analyse les causes et conséquences de la montée des extrêmes dans nos sociétés. Mais s'il ne prend pas vraiment de pseudonyme, il n'en donne pas moins la parole à l'un de ses personnages de roman, Victor Prose! Le



Jean-Jacques Pelletier



PHOTO : ERIC PICHE

lien organique entre ses *thrillers* et ses essais ne se limite pas à cela : « Dans le cycle des "Gestionnaires", il y avait déjà une infiltration de l'essai à l'intérieur du roman. On y trouvait des extraits écrits par l'un des personnages, et des discussions proches de l'essai. Dans mon nouveau roman *Les visages de l'humanité*, Victor Prose va revenir : on verra son rapport avec son éditeur quand il publie... *La fabrique de l'extrême*. »

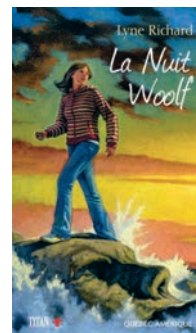
Dans ses romans comme dans ses essais, l'auteur dit poursuivre le même but : avec « la même ambition folle de totalisation », essayer de reconstituer de manière cohérente une réalité complexe, inquiétante, qui ne nous parvient que par fragments. « Par la mise en scène du roman, on peut montrer en action les logiques de pouvoir. Dans l'essai, on peut les rassembler de manière synthétique, en entrant dans les détails. » Ce qui n'est pas forcément rassurant sur les forces qui gouvernent nos sociétés. « Victor Prose a tendance à avoir un point de vue plus pessimiste que moi sur les nombreuses folies de l'humanité. Il est aussi plus pamphlétaire. Dans un sens, la fiction rassure davantage que l'essai, car elle apprivoise ce qui est inquiétant pour un être humain. Elle donne une impression de mise en ordre. »



Lyne Richard



PHOTO : MARTINE DOYON



LE MANTEAU DE LA POÉSIE

Si, chez Jean-Jacques Pelletier, roman et essai s'infiltrent mutuellement et se complètent, chez **Lyne Richard**, poète, romancière et auteure jeunesse, la poésie baigne toute forme d'écriture. « Je viens de la poésie, même si je suis vite arrivée à la fiction par la nouvelle. Mais si j'entre dans la pièce où j'écris, la poésie n'est pas un manteau que je laisse au crochet parce que je m'apprette à écrire de la fiction. » Rien d'étonnant à ce que l'on qualifie ses romans de « poétiques ». Elle publie cette saison le très poignant *Ne dites pas à ma mère que je suis vivant* (Québec Amérique, 2012), qui aborde les thèmes de l'inceste et de la folie. « Je ne peux pas me détacher de la poésie quand j'écris un roman. Elle me permet de bien cerner mes personnages, de donner un sens profond à certaines scènes. »

En plus de s'adresser à des publics différents et de nécessiter parfois des éditeurs distincts, roman et poésie fonctionnent dissemblablement. « La poésie, c'est creuser en soi. Alors que le roman, c'est faire vivre des personnages qui au départ sont des inconnus. C'est une très grande liberté. On peut se risquer dans des zones inexplorées. J'alterne constamment les deux genres. » Quant à son seul roman jeunesse, *La nuit Woolf* (Québec Amérique, 2009), il a surgi d'une préoccupation concrète. « À une époque où j'étais libraire, je voyais passer des adolescentes qui suivaient la mode de l'hypersexualisation. J'ai imaginé une jeune fille qui, à la suite d'un drame, se retire dans la nature. » Là aussi, il y avait un univers baigné de poésie. « On ne peut pas mentir à la poésie », dit celle qui a aussi fait une échappée vers les haïkus (*Tout ce blanc près de l'œil*, Éditions David, 2009).



PHOTO : MARTINE DOYON

Maryse Rouy



DES FUGUES RÉUSSIES

L'alternance des genres est aussi au cœur de l'œuvre de **Maryse Rouy**. Entre deux romans historiques – un genre dans lequel elle s'est lancée parce qu'elle était fascinée par le Moyen Âge (*Azalais, la vie courtoise*, Québec Amérique, 1997) – qui exigent d'elle une recherche fouillée, elle se ressource en écrivant un roman jeunesse (*Je n'irai pas en classe de neige*, Hurtubise, 2011). « J'ai écrit à peu près le même nombre de romans adultes et de romans jeunesse. J'ai commencé ces derniers parce que j'étais professeure au primaire. Je venais de publier mon premier roman pour adultes et mes élèves étaient très intéressés, mais ils ne pouvaient pas le lire. Je me suis dit que si j'écrivais pour eux, ils auraient plus envie de lire. »

Que le livre s'adresse aux adultes ou aux jeunes, ajoute-t-elle, sur le plan de l'écriture, c'est à la fois la même chose et très différent. « Il faut une histoire qui se tient, des personnages cohérents. Mais l'amour et la violence ne sont pas représentés de la même façon. Par exemple, mon jeune chevalier Jordan tient pudiquement la main de sa fiancée. Pour les jeunes, je porte autant d'attention à la langue, mais les phrases sont plus courtes, le vocabulaire plus accessible. »

« [...] la poésie n'est pas un manteau que je laisse au crochet parce que je m'apprête à écrire de la fiction. »
– Lyne Richard

Tout comme Maryse Rouy, **Sylvain Meunier** est à la fois auteur adulte (*Lovelie D'Haïti*, La courte échelle, 2003-2006), jeunesse (« Germain », La courte échelle, 2002-2011), ex-enseignant et a également fait plusieurs fugues du côté du polar, un genre prisé des nomades de la plume. « Si j'ai décidé de me lancer dans *Enquête sur la mort d'une vierge folle* (Québec Amérique, 1997), dit-il, c'est parce que j'étais lecteur de policiers. » Mais un lecteur exigeant : « S'il n'y a pas un élément déstabilisant, un angle, une vision, une atmosphère, je m'arrête au milieu. »

L'un comme l'autre, ils ne trouvent pas facile l'écriture du polar. « Il faut attacher les fils de l'intrigue, c'est un travail complexe, dit Meunier. Et je ne conçois

pas de polar sans tranches de vie, sans des personnages qui évoluent. Même si j'ai remporté le prix Saint-Pacôme et le prix Ténébris, je me sens toujours usurpateur. »

Maryse Rouy trouve aussi complexe de construire une intrigue, surtout sur fond historique, comme dans *Au nom de Compostelle* (Québec Amérique, 2003), couronné également par le prix Saint-Pacôme. « Il faut ménager des rebondissements, semer de vrais et faux indices. » Mais elle y trouve une grande satisfaction, au point qu'elle revient régulièrement vers le genre.

« Au bout du compte, conclut Lyne Richard, il y a toujours le bonheur d'écrire. » Tous genres confondus. ✦



PHOTO : DANIEL LEBLANC

Sylvain Meunier

